

Préface de l'ouvrage *Israël attaque*, de Yves Cuau, 1968,
par Raymond Aron, mars 1968.

Les conditions de l'affrontement tragique demeurent, pour l'essentiel, ce qu'elles étaient hier. Israël peut perdre la guerre en perdant une bataille ; les Arabes ont une chance de gagner la guerre, le jour où ils remporteront une seule bataille.

Tout dérive de cette dissymétrie : du côté israélien, l'obsession de la sécurité, la conscience que chaque crise met en cause l'existence de l'Etat et de la nation, la doctrine de l'attaque préventive, inacceptable en théorie, inévitable en pratique ; du côté arabe, la confiance dans l'issue finale : le parti qui dispose du temps, de l'espace et du nombre l'emportera, fût-ce au siècle prochain.

En mai-juin 1967, l'engrenage de la violence a été mis en mouvement par les commandos syriens traversant la Jordanie pour poser des mines ou attaquer des kibboutzim en Galilée. Répliques israéliennes, menaces d'une expédition punitive, concentration égyptienne pour dissuader le gouvernement de Jérusalem : en trois semaines l'ascension atteignait aux extrêmes et une bataille d'anéantissement laissait l'armée israélienne maîtresse du terrain.

Bilan positif pour Israël, certes : périmètre de défense élargi, frontières plus faciles à protéger contre des troupes organisées. Mais en contrepartie, une minorité arabe plus nombreuse, soumise à une administration militaire : l'opinion du monde, hier favorable à David contre Goliath, aujourd'hui proche de se retourner ; enfin la paix, seul objectif valable, seule victoire authentique, toujours inaccessible. Plus inaccessible ? Moins inaccessible ? Je ne sais.

En tout cas, alors qu'approche le premier anniversaire d'un triomphe militaire que les spécialistes ne se lassent pas d'admirer, une évidence s'impose hélas : une fois de plus, la force n'a rien réglé. Et la formule fameuse de Hegel, dans la *Philosophie de l'Histoire*, me revient à l'esprit : *l'impuissance de la victoire*.

Aurait-il pu en être autrement ? Le vainqueur aurait-il dû, dans son propre intérêt, surmonter sa victoire ? Offrir à ses ennemis des conditions qui ressemblent moins à une capitulation, davantage à une réconciliation ? Se contenter d'un nouveau cessez-le-feu, sans exiger de face-à-face, avec l'espoir que l'avenir finirait par apporter ce que les armes seules ne sauraient conquérir : le consentement arabe à l'existence d'un Etat juif sur la terre de Palestine, sacrée pour les fidèles des trois religions du Livre ? (...)

Aucun peuple ne manque de courage. Aucun n'accepte sans révolte l'accusation de lâcheté. Aucun ne supporte le mépris de son ennemi. Les deux peuples, arabe et hébreu, s'ils doivent un jour vivre en paix, devront se reconnaître réciproquement tels qu'ils sont, chacun également digne du respect de l'autre.

Consigne :

Avant toute chose vous en profiterez pour présenter Raymond Aron et sa place dans l'analyse internationale dans la deuxième moitié du XXe siècle....

Reprenez l'analyse faite par Raymond Aron du conflit israélo-arabe en montrant l'état des lieux en 1968. En reprenant les solutions ou les conditions nécessaires à une évolution du conflit, vous essayerez de mettre en perspective l'analyse de Aron. Quels éléments se sont révélés pertinents et lesquels le sont moins. Au delà du changement de contexte vous essaierez de voir en quoi la situation a évolué depuis cinquante ans.